

peints sans consolations, un présent plein d'angoisses, un avenir plein d'effroi.

III. NÉGLIGENCE—DÉSORDRE PÉCUNIAIRE.

Je viens de vous signaler, Joseph, une des suites les plus malheureuses de l'imprévoyance. L'ouvrier est aussi imprévoyant d'une autre manière, et s'expose à une infinité de maux, lorsque, tout entier au moment présent, vivant au jour le jour, il ne songe point à se ménager des ressources pour les cas imprévus, pour la maladie et pour la vieillesse.

Combien d'ouvriers, en s'abandonnant à cette fatale négligence, deviennent coupables envers leur famille et envers eux-mêmes ! Ils ne se rendent jamais compte ; l'épargne leur est inconnue ; ils n'en comprennent pas la possibilité, ils n'en sentent pas le besoin. La vieillesse ne les inquiète point ; ils se voient dans l'avenir toujours forts et jeunes. Quant aux accidents de la vie, ils n'y pensent jamais, ou s'ils y pensent, c'est pour se faire volontairement illusion, et pour se persuader à eux-mêmes qu'il est impossible d'y parer, et, par conséquent, inutile de les prévoir.

De là un laisser-aller qui rend leur position toujours précaire. Une maladie de quinze jours les oblige de recourir aux expédients ; un chômage imprévu ou même prévu les réduit aux abois. Trop souvent, après s'être bien conduits et avoir travaillé avec courage, ils se voient sur leurs vieux jours en proie à toutes les privations, et ils terminent misérablement une existence qui, ayant toujours été honorable, aurait dû être toujours heureuse.

Comment en serait-il autrement ? On ne veut imposer au présent aucun sacrifice pour l'avenir ; on laisse se perdre goutte à goutte toutes les ressources qu'il était facile de recueillir et d'accumuler. Plus on gagne, plus on dépense ; l'argent glisse entre les doigts ; et il arrive presque toujours que les professions qui procurent les salaires les plus élevés, sont les plus dévastées par la misère.

Né pas régler sa dépense sur ce qu'on gagne, dépenser tout ce qu'on gagne et même plus qu'on ne gagne, achever ce dont on n'a pas strictement besoin, ne pas savoir s'imposer de privations, ne pas se rendre compte à soi-même, manquer de soin, d'attention et d'économie ; voilà ce qui amène infailliblement le désordre dans la position pécuniaire de l'ouvrier : voilà ce qui le conduit à se ruiner. Heureux encore quand il n'anticipe pas sur ses ressources et

quand ce désordre de ses finances ne le conduit pas jusqu'à contracter des dettes ! Car, s'il a malheur, il est en proie à une gêne affreuse, il se débat vainement pour y échapper.

Ce point a une telle importance que je ne saurais y insister avec trop d'étendue et trop d'énergie.

(A continuer.)

L'ÉCHO DE L'UNION ST-JOSEPH

(Du Colonisateur Canadien.)

Sous le titre ci-haut, nous avons reçu un journal hebdomadaire, de 16 pages par livraison, publié à St-Hyacinthe, pour être l'organe accredité de la belle et florissante société ouvrière qui a nom l'Union St-Joseph.

C'est avec plaisir que nous saluons l'apparition du confrère.

Le 19 mars, fête de St-Joseph, étant le jour de sa naissance, sera pour lui le présage et le gage d'une longue vie bien remplie pour l'utilité de la classe ouvrière.

Le nouveau confrère dont la devise est "soutenir et se soutenir réciproquement" plane au-dessus des mesquins intérêts des partis politiques pour ne s'occuper que des moyens légitimes et d'améliorer la condition de l'ouvrier le rendant meilleur et plus chrétien.

"Pour la direction du journal, nous affirmons notre complète soumission aux enseignements de l'Eglise, acceptant par anticipation ses conseils comme ses ordres ; répudiant tout ce qui son autorité pourra trouver à reprendre."

Bravo ! catholique avant tout, voilà ce qui sera la sauvegarde de l'ouvrier. L'Eglise se joignant avec la morale évangélique peut soutenir ou lever la classe ouvrière et la mettre à la place qu'elle mérite d'occuper. Seule, jusqu'à ce jour, elle a été l'amie fidèle de cette classe si utile que les novateurs et les révolutionnaires ont méprisée, flattée pour l'asservir plus sûrement, s'en faire un instrument servile de leurs passions et de leurs intrigues. Au contraire, l'Eglise catholique a toujours éclairé du flambeau de la vérité, les classes laborieuses pour leur montrer leurs devoirs et les mettre mieux en état de défendre leurs droits.

Une société vraiment catholique peut être persécutée, mais non asservie ; ne sont esclaves que les sociétés soustraits à l'influence salutaire de l'Eglise. Tant que l'Union St-Joseph

sera fidèle à son principe, elle sera continuée et nante de son nom à St-Joseph.

Ne On d simple c commer " Mon jamais v véré da que j'ai sous pa temps, j sous et faisaient fortes, s nées au de l'épa une rég si bien dix ans, quels je " Plus secret j faire tro paille q chiffre c toujours die, et r Au bou velles. " Ton mon pr remerci deux so sous ou dessus c pour m voudra